

larges, même s'il comporte certains inconvénients comme celui d'effleurer le sujet ou d'être trop centré sur un journal en particulier.

Si la publication du répertoire de *La presse québécoise des origines à nos jours* de l'équipe Beaulieu et Hamelin marquait une première étape dans l'histoire de la presse québécoise, l'ouvrage de de Bonville se situe dans cette lignée. Ces deux contributions en appellent d'autres : monographies de journaux; étude sur la profession, sur l'entreprise, sur la publicité; étude de contenu sur le fait divers, sur les feuilletons, sur les sports; la chronique judiciaire, municipale et parlementaire; répertoire de journalistes. Il y a beaucoup à faire. Il faut souhaiter cependant que tous ces travaux soient coordonnés par une sorte de Centre de recherches sur la presse. En plus de baliser le terrain, le travail de De Bonville stimulera plus d'un chercheur. Mais toutes ces monographies ne constitueront jamais une histoire de la presse. Toutes ces recherches doivent déboucher sur l'objectif ultime tracé par les artisans de la première heure, soit la publication d'une histoire de la presse québécoise. Cela s'est fait ailleurs, il est temps que cela se fasse chez-nous.

Jocelyn Saint-Pierre  
Secrétariat de l'Assemblée nationale

\* \* \*

Jonathan Dewald—*Pont-St-Pierre 1398-1789: Lordship, Community, and Capitalism in Early Modern France*. Berkeley: University of California Press, 1987, xx, 326 p.

Après sa magistrale étude de la noblesse parlementaire normande, *The Formation of a Provincial Nobility: The Magistrates of the Parlement of Rouen, 1499-1610* (Princeton, 1980), voici que J. Dewald s'intéresse à l'histoire d'une famille de noblesse militaire, les Roncherolles, et d'une partie de leurs terres, groupées autour d'un bourg, siège d'une haute justice seigneuriale et d'un marché situé à une vingtaine de kilomètres de Rouen. La baronnie de Pont-Saint-Pierre possédait des droits seigneuriaux d'une valeur supérieure à celle de la plupart des seigneuries voisines; ils s'exerçaient sur tout ou sur une partie du territoire de quatre communautés, dont un village considérable, La Neuville-Champ-d'Oisel, assis sur la route de Rouen à Paris. Toutefois, le gros des revenus, dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, provenait du domaine propre de la baronnie.

L'histoire de cette région, sujet de la première partie du livre, se résume au déclin relatif du bourg « seigneurial » et à la montée du village « roturier » de La Neuville avec sa petite élite de marchands et de laboureurs bien placés pour profiter de la demande accrue de produits agricoles aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles — et aussi de l'essor de l'industrie cotonnière dont ils devinrent les promoteurs locaux.

Sur cette histoire se greffe, dans la deuxième partie, celle des Roncherolles et de leur baronnie. Les Roncherolles étaient de la très bonne noblesse provinciale et présents à Pont-Saint-Pierre depuis le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Royaliste pendant la Ligue et la Fronde — loyalisme joliment récompensé d'ailleurs —, la famille s'allia sous Louis XV à la robe ministérielle et gravita vers Paris. Une suite de mariages sans enfants, peut-être une certaine extravagance aussi, mirent en péril la lignée, dès 1680; la famille, de plus en plus absentéiste, négligea sa baronnie qui passa, en 1768, aux

mais autrement efficaces du président de la Chambre des Comptes de Rouen, Caillot de Coquéraumont.

J. Dewald s'efforce de situer son étude dans les débats de l'historiographie actuelle en posant le double problème de l'intégration de la seigneurie et de la noblesse à l'économie de marché et du déclin du groupe nobiliaire. Il démontre le déphasage des revenus seigneuriaux et des institutions seigneuriales détenues par les Roncherolles par rapport à l'économie de la région, déjà très commercialisée. D'ailleurs, l'État, par l'extension de sa compétence judiciaire et forestière, par les emplois qu'il offre aux nobles, avait diminué, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, la prépondérance sociale de la noblesse haute normande.

Peut-on en déduire une décadence de l'ensemble du Second Ordre normand, voire français, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ? Dewald se prononce, avec des nuances, dans l'affirmative. Nous n'en sommes pas sûrs. En ce qui concerne les Roncherolles, il faut rappeler que, propriétaire d'un domaine forestier important, cette famille ne dépendait plus guère, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, de ses revenus seigneuriaux. Il en était de même de ses voisins nobles qui formaient une sorte de « gentry » souvent bien placée pour profiter en bonne propriétaire de la rente « bourgeoise » provenant de la location de ses domaines ou de la vente de coupes de bois.

D'ailleurs, toute présomption de décadence collective à partir de l'étude d'une seule famille ou d'un groupe aux effectifs fixes se heurte à des difficultés incontournables. On peut dire, sans trop d'exagération qu'à la longue, toute famille noble, comme tout groupe nobiliaire, était vouée au déclin. Ce qui déterminait la vitesse et la direction de sa montée et de sa descente, c'est surtout le mariage des aînés (accélération par le cumul des dots et héritages) et le nombre d'enfants (décélération lorsque les héritiers, trop nombreux, consomment trop en dots ou provoquent des partages; disparition en cas de mariage stérile). En revanche, le maintien de la noblesse comme groupe dépendait du renouvellement de ses effectifs. Ce renouvellement entraînait presque toujours une certaine mobilité géographique, ce qui risque de rendre fort arbitraires les conclusions tirées d'une petite région. Dewald nous dépeint une noblesse campagnarde moins nombreuse dans sa région à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'au début, avec moins de nobles pauvres et moins de nobles très à l'aise, bien qu'ayant une moyenne de fortunes plus élevée. Pourtant, il ne tient guère compte dans son analyse de la noblesse fort nombreuse et riche, domiciliée à Rouen, tout proche. Admettons néanmoins que la noblesse campagnarde de la région ne se renouvela plus après 1789. Il reste que ses véritables successeurs, les rentiers du sol, résistèrent et s'étoffèrent même par la suite, comme les études de la propriété foncière au XIX<sup>e</sup> siècle en Normandie ont démontré. Sans la coupure de 1789, les nouveaux rentiers du sol auraient fini par s'assimiler, comme par le passé, à la petite et moyenne noblesse propriétaire. Déclin de la noblesse ? Substitution d'un pouvoir de type économique à un autre, plus ancien et « féodal » ? Fausse perspective résultant de l'interruption du renouveau de la noblesse en 1789 ? Ou problématique dépassée ?

Nous éprouvons les mêmes hésitations quant au second volet de l'argumentation de Dewald, selon lequel les institutions seigneuriales — ou la propriété nobiliaire ? — auraient retardé le progrès économique et surtout agricole de cette région. Dewald prétend, en effet, que « agriculture probably remained as inefficient on the eve of the Revolution as it had been four hundred years earlier » (281). Faute d'une étude sérieuse de l'économie agricole de la région, cette affirmation nous semble hasardeuse. De toute façon, les Roncherolles, tirant le plus clair de leurs revenus de

leurs forêts, n'avaient que très peu de prise sur l'économie agricole, quoiqu'en dise l'auteur (237-238), et ne pouvaient témoigner pour l'ensemble de la noblesse. Ils n'étaient guère typiques de cette noblesse locale qui, avec la bourgeoisie rouennaise, avait soumis très tôt cette campagne à sa domination foncière, regroupant des terres et construisant les grands bâtiments de ferme caractéristiques de la région. Quant à la seigneurie proprement dite, si on ne peut guère, au XVIII<sup>e</sup> siècle, qualifier de positif l'action économique des barons de Pont-Saint-Pierre, on voit mal leur seigneurie comme obstacle sérieux au progrès agricole et à l'extension de l'économie du marché dans cette région très dynamique.

Ces quelques critiques n'ôtent que fort peu à la richesse de cet ouvrage dont on ne peut donner qu'une faible idée dans un compte rendu. J. Dewald se situe dans la tradition des monographies nobiliaires pratiquées avec bonheur par ses compatriotes Robert Forster et J.L. Goldsmith; il complète, sur une échelle moins vaste il est vrai, la monumentale étude normande de A. Plaisse sur *La Baronnie de Neubourg* (Paris, 1961). Enfin, et ce n'est pas le moindre de ses mérites, Dewald écrit bien, avec une grande clarté.

T.J.A. Le Goff  
York University

\* \* \*

Roger Duchêne — *Madame de La Fayette*, Paris, Fayard, 1988, 534 p.

À première vue, une biographie comme il s'en publie, et surtout chez Fayard, des dizaines chaque années; agrémentée, comme il se doit, en couverture par un fort beau portrait (sans auteur, ornant les murs de Chambord). On s'attend à une étude avant tout littéraire : quand et où est né la princesse de Clève ? Quels ont été les modèles qui ont inspiré Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, épouse de François de Motier de La Fayette ? Avec qui a-t-elle appris à écrire ? Certes, on aura réponse à toutes ces questions, et bien d'autres, qui ressortissent du domaine littéraire. Mais ce qui rend le livre intéressant, ce n'est pas uniquement cela, c'est aussi le fait qu'il s'agit tout autant d'histoire sociale. Je veux dire par là qu'on s'est attaché aux faits sociaux et aux ressorts qui les sous-tendent; qu'on voit dans les rencontres interpersonnelles autre chose que l'entrechoc de cerveaux ou de tempéraments, qu'un échange de mots d'esprit ou de propos galants.

Au fait, divers courants historiographiques, qu'on peut suivre depuis le début du siècle, convergent ici pour donner une étude fort judicieuse. L'insistance a longtemps été mise en effet sur la psychologie individuelle qu'on retrouvait dans les correspondances, dans les personnages de romans, ou plus subtilement peut-être, dans les fréquentations privées ou collectives, c'est-à-dire les cercles littéraires, dont le rôle a été si grand au XVII<sup>e</sup> siècle. S'est ensuite développée l'histoire sociale : l'individu est replacé dans son cadre, ce qui amène l'étude des professions, des fortunes, du mode de vie, des relations et des attitudes. Un courant plus récent, né en partie du précédent, s'est donné pour objet de montrer la spécificité de la femme, et d'étudier son comportement et les modalités de sa présence à l'histoire. Dans ces trois domaines, qui sont fortement interreliés, Roger Duchêne apporte des précisions qui se révèlent fort éclairantes.